



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

102 N° 2 1980

Trinité, Église, Monde. Tâches actuelles en
ecclésiologie

Philippe FERLAY

p. 227 - 234

<https://www.nrt.be/it/articoli/trinite-eglise-monde-taches-actuelles-en-ecclesiologie-1002>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Trinité, Eglise, Monde

TÂCHES ACTUELLES EN ECCLÉSIOLOGIE

Nous connaissons tous la distinction précieuse que maintiennent nos frères orientaux et que malheureusement nous n'avons pas jugé bon de conserver dans notre réflexion théologique occidentale :

— la *théologie*, c'est la réflexion sur le mystère de Dieu tel qu'il est en lui-même. C'est vaiment « la parole sur Dieu », l'organisation méthodique de ce que l'homme pense pouvoir dire de Dieu dans sa vie intime.

Cette entreprise est pleine d'humilité pour deux raisons :

1° parce qu'elle se sait elle-même une œuvre de réponse, une tâche en second. C'est parce que Dieu le premier a bien voulu se faire connaître et nous donner d'entrevoir quelque chose de sa vie intime que nous pouvons à notre tour dire quelque chose sur lui. Nous parlons parce que Dieu lui-même a parlé, et parce qu'il a parlé le premier.

En particulier, « après avoir parlé de bien des manières par les Prophètes, Dieu, en ces temps qui sont les derniers, nous a parlé en un Fils » (*He 1, 1*). « Le Père, que nul n'a jamais vu, le Fils nous l'a raconté » (*Jn 1, 18*). Ainsi nous savons que Dieu a un Fils, et que donc Dieu est Père. Nous savons que Dieu n'est pas le mystère d'une solitude, mais d'un échange dans l'amour et dans la parfaite réciprocité.

Ceci n'évacue en rien le Mystère et l'épaissit plutôt, puisqu'il nous faut absolument maintenir que ce Dieu est unique. Il nous faut tenir ensemble que le Fils vient du Père, reçoit tout de lui, naît de lui dans l'éternel présent de son amour. Et en même temps qu'il ne lui est pas subordonné, mais consubstantiel. Il nous faut tenir ensemble : « le Père est plus grand que moi » (*Jn 14, 28*) et « le Père et moi, nous sommes Un » (*Jn 10, 30*).

Ce qui nous permet de tenir tout ceci ensemble et de nouer la gerbe, c'est l'affirmation de l'Esprit Saint, gardien de l'unité dans l'amour. A condition de bien noter que l'Esprit ne se surajoute pas au Père et au Fils, qu'il n'instaure pas deux nouveaux dialogues, l'un avec le Père et l'autre avec le Fils. Il est celui en qui le Père et le Fils se disent l'un à l'autre leur amour subsistant.

Ainsi notre Dieu est le mystère triforme d'un amour absolu. C'est un Dieu « ouvert », avec qui la communication et la communion sont toujours possibles. Et nous n'oublierons pas que c'est par ce biais de l'Esprit qu'il nous faudra comprendre toute communion entre l'homme et Dieu.

2° la théologie est humble pour une seconde raison. Elle se reconnaît incapable de dire parfaitement cette réalité de la vie intime de Dieu. Non que le mystère soit absurde ou incompréhensible, mais il est trop beau et trop grand.

Et cependant, « nous ne pouvons pas ne pas parler » (Ac 4, 20). Il nous faut faire partager notre connaissance, à cause de la joie épanouissante qu'elle nous donne. Il nous faut essayer de dire qui est Dieu, parce que ce Dieu est merveilleux. Et surtout parce que si Dieu nous fait connaître quelque chose de sa vie intime, ce n'est pas pour le plaisir fat de se donner à voir, mais pour nous ouvrir le chemin de la vie commune et ainsi nous rendre heureux.

— Et c'est ici que nous atteignons le second terme de l'épistémologie religieuse de l'Orient :

l'économie, c'est l'histoire de la venue vers nous de ce Dieu, son entreprise de salut, sa philanthropie. Ce sont tous les chemins que Dieu invente et prend pour venir à notre rencontre. C'est la création de l'univers, la création de l'homme capable de parole, la Parole révélatrice, l'incarnation du Fils et le don de l'Esprit.

Certes, les deux sciences ne sont pas séparables : il y a théologie à travers une économie qui est première dans l'ordre de l'action de Dieu, ou du moins dans la connaissance que nous prenons de cette action. Et il n'y a d'économie que pour une théologie, car Dieu veut dès le début nous conduire au sanctuaire de sa vie intime. Dieu ne donne pas des présents et des grâces, il « se » donne. Dieu ne se contente pas d'agir en notre faveur, il nous invite à partager son bonheur éternel.

Mais bien distinguer Théologie et Economie nous aide à relativiser tout discours religieux qui n'a pas Dieu même pour objet. Cela permet à l'homme de mettre en place la *hiérarchie* des vérités de la foi, et ceci est une tâche urgente, aussi bien au niveau de l'enseignement théologique que de la foi populaire. Le propre d'une science véritable n'est-il pas l'apprentissage des distinctions et des importances relatives ?

Beaucoup de nos frères chrétiens souffrent profondément et traversent une grave crise de l'esprit parce que personne ne leur a appris à mettre en ordre leur foi, et à distinguer des degrés d'importance dans les divers enseignements recus. Ils ont l'impression

fausse que tout est d'égale importance et que lâcher n'importe quelle partie de l'édifice conceptuel chrétien entraînerait un désastre total. L'intégrisme, qui est d'abord une réaction de peur, trouve dans cette imprécision au sujet de la hiérarchie des vérités et surtout de leur distinction d'avec leurs formulations et interprétations historiques un de ses motifs d'action les plus profonds. Et nous devons nous reprocher devant Dieu de n'avoir pas appris à nos chrétiens de « distinguer pour unir ».

*

* *

L'ecclésiologie, ou parole chrétienne sur le mystère de l'Eglise donnée par Dieu aux hommes, fait partie de l'économie. Dans le vocabulaire occidental, c'est une théologie « dérivée ».

C'est donc une réflexion d'union, une réflexion qui cherche des liens, qui fait un pont. Elle vient de quelque part et va autre part. Elle s'enracine en deçà d'elle-même et conduit au-delà d'elle-même. L'Eglise n'est pas la source du salut et elle n'en est pas le terme. Elle reçoit de Dieu un don, une réalité, et la transmet à plus large qu'elle-même. L'Eglise vient de Dieu et elle va vers le monde.

Et chaque fois que l'Eglise oublie de dire et de se dire sa source ou son terme, elle se rend absolument incapable de comprendre et de dire ce qu'elle est, puisqu'elle ne se met plus à sa vraie place voulue par Dieu, indispensable mais relative.

— Quand l'ecclésiologie se pense dans le registre de la théologie — au sens oriental — et non de l'économie, elle s'hypertrophie et étouffe dangereusement d'autres éléments de la foi : la suffisance absolue du Christ, la liberté de l'Esprit, l'importance du second Avènement du Seigneur.

— Et de même, quand l'Eglise oublie le monde et sa mission vers lui, quand elle tend à se placer elle-même au terme de l'histoire du salut, elle s'hypostasie et devient incapable de dire son vrai mystère, puisqu'alors elle oublie sa secondarité par rapport au Christ et par rapport au projet du Père de rassembler dans le Corps du Christ, par la puissance unifiante de l'Esprit, non seulement l'Eglise elle-même, mais toute l'humanité.

L'Eglise de notre temps a avancé plus vite sur le second point que sur le premier. Ses conditions concrètes d'existence au sein du vingtième siècle, la rapide progression démographique de l'humanité non évangélisée, la découverte des autres cultures et des valeurs religieuses extra-chrétiennes, une prise de conscience plus nette du scandale de la division et la découverte de l'ecclé-

sialité — relative mais réelle —, des communautés non catholiques, tout cela a puissamment aidé l'Eglise de notre temps à mieux comprendre son rapport au monde.

Le problème du « salut des infidèles » n'est sans doute pas résolu — le sera-t-il jamais ? —, mais il est moins mal posé. « Dieu aime les païens. » Et l'Eglise risque moins que par le passé, du temps d'Augustin par exemple, d'oublier l'affirmation majeure et massive de l'Ecriture : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4).

La grâce conciliaire a pesé de tout son poids dans cette redécouverte. L'Eglise se reconnaît et se veut lucidement « servante du monde ». Sa hiérarchie se définit tout entière comme un service, une diaconie ; et une communauté où tous les membres vivraient comme serviteurs les uns des autres a toutes chances de se comporter en servante de ceux qui demeurent hors d'elle.

Le pape Paul VI a réussi à dire merveilleusement, avec les phrases ciselées dont il avait le secret, cette redécouverte grâce à laquelle « l'Eglise s'est pour ainsi dire proclamée la servante de l'humanité » (Discours du 7 décembre 1965, où se lisent plusieurs expressions similaires). Il a constamment offert au monde le service et les humbles compétences de l'Eglise, pour une tâche commune au service de la réussite de la création et du bonheur des hommes.

Le pape Jean-Paul II, aussi bien dans ses voyages que dans son encyclique, réaffirme cette secondarité de l'Eglise par rapport au monde et offre à la communauté humaine, tout entière aimée de Dieu, la parole et le service de l'Eglise.

*

* *

Mais une autre tâche nous sollicite et nous attend.

Si l'Eglise a mieux découvert son au-delà : l'amour de Dieu pour la communauté humaine tout entière, et le rassemblement de cette humanité dans le Corps du Christ par l'Esprit, elle doit maintenant veiller à mieux réaffirmer son en deçà, sa source.

Ecclesia de Trinitate

1. L'Eglise vient du Père. Elle est au service de ce dessein d'amour du Père qui, depuis les origines obscures de l'humanité, poursuit fidèlement son plan de rassembler autour de lui tout ce qui se vit, en le faisant communier à sa joie.

Aucune communauté ecclésiale ne doit reconnaître son lieu de

naissance dans la seule volonté de communion humaine de ses membres. Certes, cette volonté humaine n'est pas sans importance, mais elle est elle-même seconde et dérivée, puisqu'elle trouve sa source et sa racine la plus profonde dans l'archétype trinitaire. Si les hommes ont au cœur le désir profond de ne pas demeurer dans l'isolement et de briser les barrières de leur solitude, c'est parce que Dieu les a créés « à son image et ressemblance », capables de communion parce que « capables de Dieu ». Ceux qui se rassemblent en communauté ecclésiale ne doivent pas oublier que c'est Dieu Père qui leur a donné rendez-vous. Ils seront d'autant plus résolus à œuvrer — et même à lutter — pour « faire Eglise » qu'ils sauront que leur projet n'est pas une simple aventure humaine, mais le projet du Père. Projet qu'ils n'inventent pas, mais auquel ils coopèrent.

Et plus une communauté ecclésiale découvre et valorise ses solidarités humaines, plus elle a besoin de ne pas oublier l'initiative divine. Il ne s'agit pas là seulement d'un équilibre conceptuel satisfaisant pour l'esprit. Il y va de la réalité même de l'Eglise, de sa secondarité par rapport à Dieu Père qui la fait être et l'envoie.

Il serait dramatique que l'Eglise de notre temps ait une vision claire de sa secondarité par rapport au monde et que, dans le même temps, elle ne tienne pas suffisamment compte de son absolue dépendance par rapport à Dieu Père.

2. L'Eglise naît de la Pâque du Christ, comme son Corps sacrificiel véritable.

Chaque affirmation a ici son importance.

a. L'Eglise naît sur la montagne du Golgotha et sa naissance, comme toute naissance, est baignée de sang. Il n'y a dans cette affirmation aucun pessimisme de commande, mais la ferme volonté de ne pas oublier la croix du Christ. Autant il faut se réjouir que la théologie de notre siècle ait dépassé un certain dolorisme et réaffirmé toute l'importance de la Résurrection, autant il ne faudra jamais oublier que le Seigneur de l'Eglise est « le Dieu crucifié ». L'Eglise du vingtième siècle est assez l'Eglise des martyrs pour se sentir toute proche du supplicié du Golgotha.

b. Cette Eglise est le Corps *véritable* du Christ. Elle est bien plus que la fraternité en Christ, que la communauté des amis de Jésus. Son union au Seigneur est mystique, d'une profondeur indéfinissable en mots humains.

Et plus l'Eglise est sensible au caractère humain du Christ et à notre fraternité en lui, plus elle a besoin d'approfondir la dimension spirituelle de son union au Christ. Le Christ est notre Frère, mais

il est d'abord notre Vie. Ressuscité, il transcende toute distance d'espace et de temps, et il devient intime à ceux qui croient en Lui. Dire que nous sommes son Corps, c'est affirmer en même temps que « sans Lui nous ne pouvons rien faire » (*Jn 15, 5*) et que « rien ne saurait nous séparer de l'amour du Christ, de l'amour qui est en Christ » (*Rm 8, 35*).

c. J'ai été jusqu'à dire que l'Eglise est le Corps *sacrificiel* du Christ. J'avais à l'esprit l'exhortation de Paul : « je vous exhorte, frères, à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu : ce sera là votre culte spirituel » (*Rm 12, 1*).

Si la racine du Corps du Christ est plantée sur la terre ensanglantée du Golgotha, ses branches ne peuvent porter fruit qu'en laissant couler en elles une sève sacrificielle. Si la vie du Christ est un sacrifice, les disciples ne sont pas plus grands que leur Maître, et sa croix, il nous faut la porter.

J'ai conscience d'employer ce mot de sacrifice sans aucune nuance doloriste. L'essentiel du sacrifice, ce n'est pas la souffrance, mais l'amour qui donne la force de se livrer tout entier. Le Christ s'est sacrifié au Père et pour les hommes en ce sens qu'il les a aimés totalement, avec une honnêteté et une plénitude qui ne pouvaient que le conduire à la mort. Aucune autre voie d'accomplissement ne nous est offerte.

L'Eglise est la communauté de ceux qui, en Christ, s'offrent au Père. Leur vie n'est plus à eux-mêmes, elle ne leur appartient plus. Et là encore, l'Eglise de ce siècle est Mère de trop de martyrs pour oublier quelle offrande le Père attend d'elle.

3. L'Eglise est la communauté de l'Esprit Saint

La tendance actuelle à parler constamment de l'Esprit enchante les uns et irrite les autres. Il y a certainement péril et futilité à mettre l'Esprit à « toutes les sauces », à galvauder son mystère. Le Divin Méconnu n'a rien à gagner à devenir la vedette, lui qui ne veut que faire connaître le Christ et conduire au Père, en demeurant lui-même dans l'ombre discrète de sa totale charité.

Définir l'Eglise comme la communauté de l'Esprit Saint, c'est aller au terme de sa secondarité par rapport à Dieu Sauveur. Appelée par le Père, rassemblée dans le Christ, l'Eglise n'a pas en elle-même, ni dans son organisation, ni dans sa hiérarchie, le principe fondamental de son action sacramentelle et missionnaire.

— L'Esprit est le maître d'œuvre de l'action sacramentelle de l'Eglise, au double niveau de la signification et de la sanctification. Pour prendre l'exemple majeur de l'eucharistie, c'est lui qui fait de ce pain le Corps du Christ, tout comme c'est lui qui convertit le cœur des baptisés célébrants, les rendant peu à peu

et à la mesure de leur engagement de foi, « parfaite offrande à la gloire du Père ». Les ministres hiérarchiques, dans la célébration sacramentelle, sont serviteurs de l'Esprit.

— L'Esprit est le maître d'œuvre d'une action missionnaire qui ne peut et ne doit pas être planifiée comme une œuvre humaine. Certes, docilité à l'Esprit ne veut pas dire absolue improvisation. Mais notre époque est assez soucieuse de planification pour qu'il soit surtout utile de lui rappeler la liberté parfois déconcertante de l'Esprit créateur.

Ame de l'Eglise, l'Esprit de Dieu conduit cette Eglise pour l'accomplissement du dessein du Père. C'est-à-dire au-delà d'elle-même, tout au moins au-delà de son statut actuel d'existence. Venant d'en deçà de l'Eglise, l'Esprit lui rappelle son au-delà, qui est le rassemblement de toute l'humanité en Corps du Christ. L'Eglise ne peut se contenter de ses propres frontières, que jamais d'ailleurs elle ne connaît avec précision.

Servante des hommes — ce dont elle a maintenant une vive conscience —, l'Eglise ne doit pas oublier qu'elle est d'abord servante de son Seigneur. Elle va le long des chemins et des haies chercher les invités, parce qu'elle sait que la salle du festin est grande et qu'elle est encore loin d'être remplie. L'Eglise, pour le moment, n'est pas présente elle-même dans la salle du festin, du moins l'Eglise de la terre, la seule dont nous ayons parlé dans ces pages. Dans la salle du festin, c'est le Seigneur qui accueille ses enfants et les dispose à sa guise.

Quand l'Eglise, sa mission terminée, entrera elle-même dans la salle du festin, elle sera sans doute bien surprise de la manière dont le Seigneur aura placé les convives. Elle qui croyait bien connaître le Maître, ses habitudes de pensée et ses façons de faire, découvrira avec humilité qu'elle avait beaucoup à apprendre. Il me semble que cette reconnaissance par l'Eglise de son non-savoir serait une des tâches les plus importantes de sa vie actuelle, et un moyen précieux de la rendre crédible aux yeux des hommes. Qu'elle missionne, qu'elle annonce avec assurance ce qu'elle sait de la part du Seigneur ; mais qu'elle reconnaisse aussi en toute simplicité qu'il y a une foule de choses que le Seigneur ne lui a pas fait connaître parce qu'il ne le jugeait pas essentiel pour sa mission. Quand on est missionnaire, on a plus besoin de l'équipement léger du voyageur que de la lourde cuirasse du sédentaire, bien protégé mais incapable de marcher. Ce qui se passe actuellement dans nos Eglises n'est-il pas le dépouillement de cuirasses séculaires, encombrantes et en partie dangereuses ? L'Eglise grelotte parce qu'elle se sent brusquement nue. Mais si elle accepte ce dépouille-

ment, elle repartira plus guillerette, clamer le long des haies la bonne nouvelle du festin.

Et quand la servante Eglise, une fois accomplie sa tâche, bien fatiguée d'incessantes missions, entrera elle-même dans la salle du festin, qu'y découvrira-t-elle ? Je ne le sais pas d'avance bien sûr, mais peut-être bien que le Seigneur Père, dans son amour infini, a fait signe à bien des hommes au-delà des frontières de l'Eglise visible, et qu'il serre sur son cœur les fils venus de loin.